

les ai souvent entendu crier au point d'en être ahuri, mais chanter ? jamais. On entend aussi l'écureuil, le *toc toc* de la chouette, le hurlement du loup-cervier, un arbre qui tombe de vieillesse, un autre qui éclate sous la pression du froid, plus fort que Milon de Crotone, et là haut, le vent, toujours le vent qui hurle ou gémit ; mais à part cela la forêt n'est que solitude, silence ou mort.

En traversant les bois, vous voyez derrière vous le tourbillon occupé à effacer les traces que vos raquettes ont laissées dans la neige. Le gîte des perdrix, la nuit dernière, reste à peine marqué : voici cependant une piste à pieds joints ; un lièvre a passé par ici une minute avant vous ; une seconde piste à pieds suivis formant une seule ligne, la croise un peu plus loin ; c'est la manière de marcher du renard ; on dirait à voir cette piste que l'animal qui l'a faite n'a qu'un seul pied.

Il faut aller voir les chaussées et les cabanes de castor ; nous y allons. Chose facile, car il y a de ces rongeurs dans tous les lacs des environs.

J'ai visité un grand nombre de leur cabanes, et si l'on peut juger du confort intérieur par l'aspect extérieur, j'ai cru remarquer, qu'entre les castors comme entre nous les avantages sociaux, le bien-être n'est pas également distribué. J'ai vu des *cabanes* qui devaient être des châteaux, des palais, des résidences royales ; j'en ai vu d'autres, basses, affaissées, humbles, dont le toit n'était accusé que par un petit bouton de neige, ce devaient être des chaumières, des demeures de pauvres prolétaires.

Sur la frontière même, en face des bornes de fer qui déterminent la ligne de séparation du Canada et des États-Unis, et traversant la rivière Saint-Jean, d'une rive à l'autre, s'élève une des plus belles chaussées

de castors que j'aie vues, tant au nord qu'au sud du Saint-Laurant. Je n'ai remarqué que deux ou trois cabanes au pied de la chaussée. Elles sont probablement occupées par des gardiens, des employés du gouvernement ; la ville est bâtie plus loin sans doute : je n'ai pas eu le temps de la visiter. Je dois toutefois témoigner de la vigilance et de l'activité des gardiens de la chaussée que j'ai trouvée réparée à neuf en plusieurs endroits. Puisse ce témoignage leur valoir une augmentation de salaire ou une promotion.

Au sommet d'un pin, étêté, échancré de haut en bas, nous découvrons un nid d'oiseau de proie, orfraie ou balbuzard, ayant la forme d'un bonnet de montagnard écossais ; un peu plus loin, notre guide nous fait voir une source d'eau thermale coulant vers le petit lac Abénakis, servant de porte d'entrée vers le lac à une famille de quatre ou cinq loutres qui vont y pêcher leur poisson quotidien.

Je creusai deux ou trois trous dans la glace du lac, pour y tendre une ligne appâtée de petits losanges de bœuf gelé. Pêche médiocre quatre truites, autant de perches, cinq ou six cyprins. Je ne connais pas les bons endroits.

Des chasseurs ont rapporté qu'un *ravage* d'orignal a été découvert à une journée de marche du camp. Si la couche de neige était plus épaisse, volontiers nous irions faire lever ces nobles bêtes, mais il n'y a aucun espoir de fatiguer l'orignal à la course dans un pied d'épaisseur de neige ; nous renouons à cette belle partie de *sport*.

Tel est à grands traits, le spectacle que m'offrit la nature à Metgermette, lorsque je visitai ce canton pour la première fois.